

GERMANESIMO E STORICISMO

DI ERNESTO RENAN

SAGGIO INEDITO DI GEORGES SOREL (*)

I.

En étudiant *La réforme intellectuelle et morale*, le lecteur d'aujourd'hui est bien souvent tenté de se demander en vertu de quel titre Renan pouvait se croire autorisé, à adresser des exhortations sévères à la France après les désastres de 1871. Que l'on se garde de le comparer à ces gens de lettres qui, éivrés par leurs succès de librairie, de théâtre ou de journalisme, se mettent à résoudre des questions placées fort en dehors de leur compétence, sans jamais s'apercevoir de ce que leur témérité a de comique. La constitution spirituelle de notre pays a tellement changé depuis 1871 que l'on s'exposerait à commettre de très grossières erreurs si l'on jugait les choses de cette époque d'après les expériences que nous avons sous les yeux. En 1871 Renan avait incontestablement le droit de faire entendre à la France des paroles de maître, parce qu'il était un des membres les plus éminents d'une aristocratie sur laquelle les meilleurs citoyens avaient fondé tous leurs espoirs politiques durant le Second Empire; il ne reste plus rien maintenant de cette ancienne hiérarchie; l'universelle dépression que le césarisme de 1852 rêvait d'imposer au nom des principes de 1789 (1), est enfin réalisée.

(*) È il saggio che, in una nota alle lettere del Sorel, promisi di pubblicare: lo debbo alla cortesia del Missiroli, al quale il Sorel l'aveva inviato per la prefazione a una traduzione, che poi il Missiroli non fece, della *Réforme* del Renan. Il titolo è messo da me. (B. C.)

(1) Voir RENAN, *Essais de morale et de critique*, page xi.

Le personnel bonapartiste ne valait pas sensiblement mieux que le personnel ridicule qui nous opprime actuellement; la partie la plus éclairée de la bourgeoisie, qui demeurait fidèle à des souvenirs royalistes, ne supportait pas sans douleur une administration qu'elle jugeait indigne de la tradition française; les apologistes du pouvoir nouveau disaient qu'un régime politique ne saurait être équitablement apprécié que par ses résultats *positifs*, vantaient sans mesure le récent enrichissement du pays et s'efforçaient de faire croire que les progrès matériels en voie de réalisation étaient dus à la sagesse de l'Empire. Celui-ci avait clos une ère désastreuse, ouverte par l'agitation de libéraux étourdis que le hasard avait transformés en fauteurs de révolution sociale (1); il prétendait établir un ordre solide en donnant satisfaction, dans la mesure où les finances le lui permettaient, aux intérêts les plus immédiats des paysans, de la plèbe urbaine et des spéculateurs de Bourse; il espérait rendre impossible le retour des folies de 1848 en abaissant dans l'éducation universitaire le niveau de la culture désintéressée au profit de connaissances destinées à inspirer aux élèves le désir de s'engager dans la voie des applications industrielles des sciences (2).

L'Académie française, qui comptait dans son sein nombre de personnages distingués que le Coup d'État de 1851 avait écartés de l'activité parlementaire, était assez généralement regardée comme la citadelle du libéralisme; certaines de ses élections furent accueillies avec enthousiasme par les hommes de l'opposition, comme des protestations de la conscience nationale se révoltant contre un avilissement trop commun des caractères (3); tandis que les orateurs officiels criaient bien haut que l'Empire, jouissant de la confiance d'énormes majorités populaires, ne craignait pas les critiques des vieux partis, la jeunesse était persuadée que l'avenir appartiendrait au monde de l'intelligence, si faible que fût son importance numérique.

L'Académie française n'aurait pu remplir le rôle que des circonstances extraordinaires lui avaient dévolu, si elle n'avait été

(1) En 1889, recevant Jules Claretie à l'Académie française, Renan parlait encore avec effroi de 1848: « Un cycle d'effroyables aventures fut ouvert par ces journées néfastes, que la France, à ce qu'il paraît, n'a pas encore assez expiées » (*Feuilles détachées*, page 239). — Il était alors fort préoccupé du *boulangisme* (pages 172-173).

(2) Renan fait allusion à ces plans lorsqu'il blâme l'introduction de « l'esprit industriel et utilitaire » dans l'éducation (*Essais* etc., page 80).

(3) Voir RENAN, *Essais* etc., page 348.

vaillamment secondée par les cohortes prétoriennes des *Débats* et de la *Revue des deux mondes*: la maison des Bertin et celle de Buloz étaient, sous le Second Empire, de véritables institutions européennes, que l'on pouvait, dans une large mesure, rapprocher de ce qu'avait été la Sorbonne au Moyen Age; les articles que publiaient ces deux organes du libéralisme, constituaient souvent des événements politiques aussi importants qu'un discours de Napoléon III.

Si en 1871 Renan, membre depuis 1856 de l'Académie des inscriptions, n'était pas encore entré à l'Académie française, il comptait, du moins, parmi les collaborateurs les plus renommés des *Débats* et de la *Revue des deux mondes*; sur des questions dont se préoccupent passionnément nos sociétés, il avait donné des études qui l'avaient placé au premier rang des penseurs du XIX siècle; *La réforme intellectuelle et morale* couronne une série de méditations suggérées par le spectacle des affaires contemporaines. Quand on est ainsi devenu un grand docteur dans une aristocratie de l'esprit, on n'a pas seulement le droit, on a surtout le devoir de lancer des avertissements solennels à son peuple aux heures de crise. Renan comprenait bien son rôle de cette manière, car, moins de deux ans plus tard, il écrivait: « Souvent je me suis reproché de tant jouir dans mon cabinet de travail [en voyant dérouler le spectacle de l'humanité], pendant que ma pauvre patrie se consume dans une lente agonie; mais j'ai la conscience tranquille (1). . . . Après le rétablissement de l'ordre, j'ai appliqué tout ce que j'ai d'attention aux réformes que je considère comme les plus urgentes pour sauver notre pays. J'ai donc fait ce que j'ai pu. Nous devons à notre patrie d'être sincères avec elle; nous ne sommes pas obligés d'employer le charlatanisme pour faire accepter nos services ou agréer nos idées » (2).

Ces dernières paroles font entendre clairement que Renan n'avait pas tardé à reconnaître l'inutilité de conseils qu'il pourrait

(1) Dans le passage que j'ai laissé de côté, Renan rappelle qu'il a pris part à des luttes de la politique courante. En 1869 il fut candidat aux élections législatives, avec un programme où on lisait: « Pas de révolution; pas de guerre; une guerre serait aussi funeste qu'une révolution »; après la chute de l'Empire, il chercha à déterminer en Europe un mouvement destiné à arrêter le conflit: en novembre 1870 il s'exposa « à une forte impopularité en conseillant la réunion d'une assemblée, ayant les pouvoirs pour traiter de la paix ».

(2) RENAN, *L'antichrist*, pages XLVIII-XLIX.

donner; chaque jour il devenait plus certain qu'une aristocratie académique, jadis redoutée par un gouvernement conservateur, n'était point regardée comme un arbitre légitime des conflits politiques par la démocratie qui était en train de conquérir le régime républicain en France; Renan devra désormais se contenter de travailler pour les artistes (1), pour les curieux, ou pour les amateurs de spéculations sur l'histoire. Éclairé par une expérience décennale, Renan formula en 1883 la thèse de la plus parfaite résignation: « Laissons, sans nous troubler les destinées de la planète s'accomplir. Nos cris n'y feront rien; notre mauvaise humeur serait déplacée » (2).

Ce fatalisme conduisit Renan à adopter une attitude ironique qui ne me semble avoir été bien comprise ni par ses admirateurs, ni par ses ennemis. Celui qui se passionne pour l'histoire contemporaine, avec l'espoir de contribuer à changer le cours des événements, ressemble fort à l'amateur de théâtre qui recherche les drames émouvants; il se produit autant d'action tragique dans la poitrine d'un tel spectateur que sur la scène; il pleure les malheurs des victimes innocentes, maudit les scélérats, acclame les héros, comme faisait le chœur antique. Au contraire, une comédie ne nous plaît complètement que si nous nous sentons étrangers aux aventures burlesques qu'elle transpose de la vie au théâtre. Parvenu à l'indifférence historique, Renan eut l'idée que le sage ne doit pas regarder le monde comme une tragédie; il y voit plutôt une comédie qui met à nu ces plaies de notre nature que nous dissimulons habituellement sous des idéologies prétentieuses; le moraliste a notamment l'occasion d'y reconnaître combien sont ridicules les illusions de l'orgueil humain. Le philosophe que les humiliations de la pratique ont désabusé, se venge de la fatalité par l'ironie; c'est qui explique les dernières lignes des *Souvenirs*: « Le siècle où j'ai vécu, n'aura probablement pas été le plus grand, mais il sera tenu sans doute pour le plus amusant des siècles. A moins que mes dernières années ne me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité ».

(1) Dans une lettre du 5 septembre 1873 Flaubert fait l'éloge de *L'antichrist*, qui lui semble indiquer chez Renan un progrès au point de vue de l'art.

(2) Dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

La qualité de l'ironie est évidemment en rapport avec la qualité des événements dont le philosophe est le plus communément spectateur dans la comédie humaine (1). Durant les dernières années de sa vie, Renan fut accablé d'adulations; les républicains, désireux d'humilier les catholiques, affectaient de trouver du génie dans les moindres propos de table de l'auteur de la *Vie de Jésus*; de riches Parisiennes étaient heureuses de pouvoir montrer dans leurs salons un savant illustre qui paraissait s'intéresser beaucoup aux babillages mondains (2). Le mépris que la niaiserie de tels admirateurs inspirait à Renan, lui a fait écrire, un an avant sa mort, cette sentence d'une misanthropie désespérée: « Les plus gros moyens de jeter de la poudre aux yeux ne peuvent être négligés avec une aussi sottie race que l'espèce humaine, créée pour l'erreur, et qui, quand elle admet la vérité, ne l'admet jamais pour les bonnes raisons. Il faut bien alors lui en donner des mauvaises » (3).

Ainsi, après avoir, pour découragement, abandonné la conception tragique de l'histoire, Renan en était venu, par une connaissance approfondie de la vie de nos classes dirigeantes, à considérer le monde comme une farce. S'il fût resté l'homme qu'il avait été en 1871, il aurait sans doute donné un supplément à *La réforme intellectuelle et morale*, pour expliquer les causes qui avaient rendu ses enseignements inefficaces. Mais quelles explications fournir à une race qui ne comprend pas les bonnes raisons?

continua.

GEORGES SOREL.

(1) Renan pensait que toute étude vraiment philosophique comporte une certaine dose d'ironie (*Essais* etc., page 313). Cette opinion est surtout vraie pour les temps modernes, parce que le philosophe ne croit plus guère qu'à des évolutions historiques, qui excluent l'ancienne confiance dans les idées absolues.

(2) MARY JAMES DARMESTETER, *La vie d'Ernest Renan*, page 279.

(3) RENAN, *Histoire du peuple d'Israël*, tome V, page 106. — Ce volume a été publié après la mort de Renan, en sorte que nous avons-là une expression plus franche de sa pensée que celle qu'on trouve dans les livres imprimés par lui après un long travail de correction des épreuves.